

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

FERDINAND DE MARTINO

ET

ABDEL KHALEK BEY SAROIT

—

Anthologie
de
l'amour arabe

INTRODUCTION DE

PIERRE LOUÏS

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

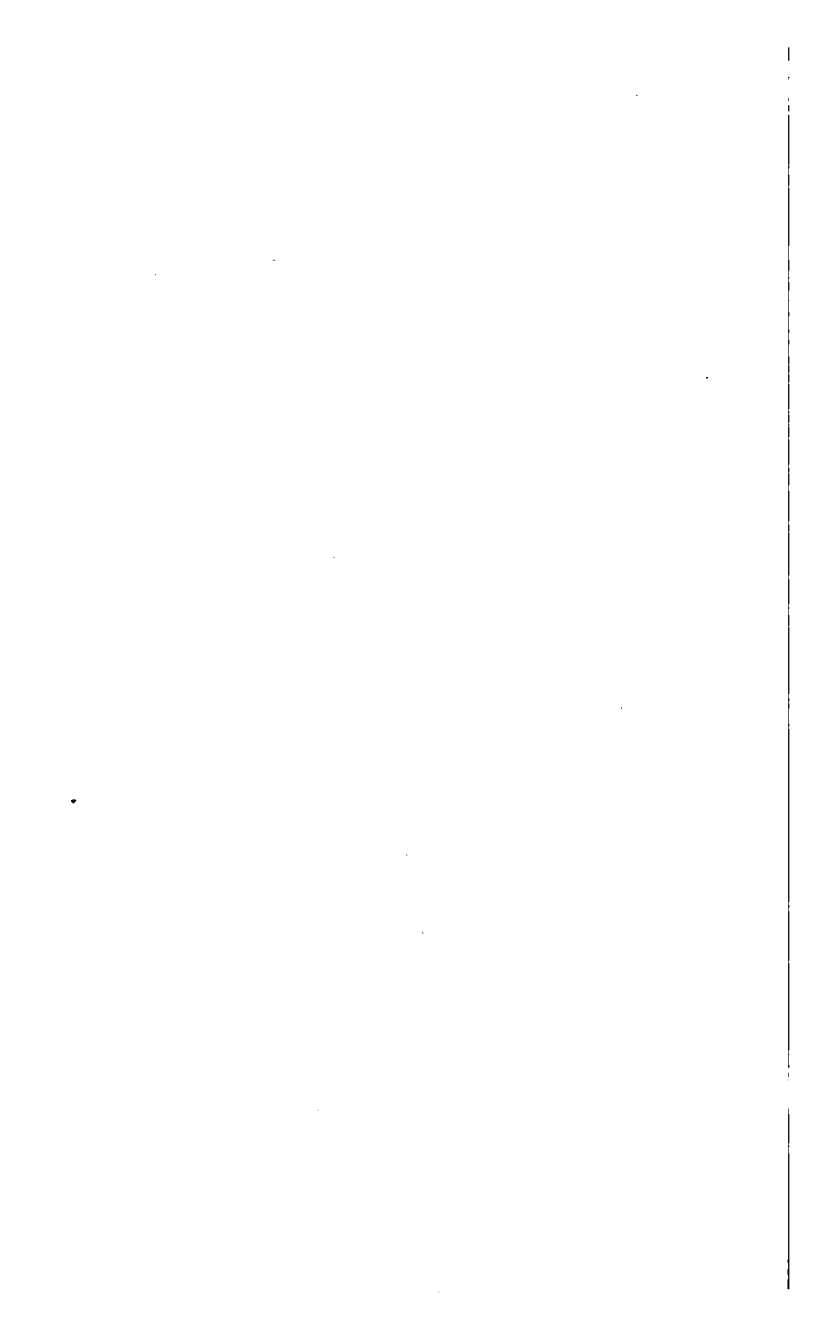
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINTE-GERMAIN, XV

—

MCMII





ANTHOLOGIE
DE L'AMOUR ARABE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Dix-sept exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 17*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris
la Suède, la Norvège et le Danemark.

FERDINAND DE MARTINO

ET

ABDEL KHALEK BEY SAROIT

—

Anthologie

de

l'amour arabe

INTRODUCTION DE

PIERRE LOUÏS

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINTE-GERMAIN, XV

—

MCMII

PJ 7694

F1M3

1902

AUX AMANTS DES PAYS LATINS

CES LEÇONS DE L'AMOUR

ORIENTAL



« J'aime les chants et les vers ;
« L'eurythmie des poèmes cadence ma vie ;
« Une harmonie viciée pourrait causer ma mort. »

ABDEL GHANI EL NABOULSI.

« La poésie est le plus pur des langages ;
« Elle est la forme sublime. »

EL WAHEDY.



INTRODUCTION



Si l'on demandait à un lecteur occidental comment il se représente l'héroïne d'un poème arabe où il est parlé d'amour, j'imagine que le lecteur serait d'abord surpris de s'entendre interroger sur le cours élémentaire de ses connaissances générales ; qu'ensuite, et pressé de répondre, il décrirait sommairement la silhouette d'une jeune femme âgée de vingt-cinq ans, vêtue de huit robes impénétrables, recluse dans un harem aussi fortifié qu'une prison et traitée comme une esclave.

Or ce portrait serait justement à l'opposé de l'exactitude, et presque le plus faux que l'on pût offrir : en premier lieu, parce qu'à vingt-cinq ans une femme arabe est plusieurs fois grand'mère, et ne saurait plus (du moins physiquement) inspirer les poètes lyriques... Arrêtons-nous dès le

début sur cette question d'âge où nous trouverons la clef de toute poésie orientale.

I

La jeune fille arabe a de dix à douze ans.

Ceci est capital.

Elle a douze ans comme la jeune fille grecque. C'est la δωδεκέτις νόμφη des poètes de l'Anthologie. Nubile depuis plusieurs années, elle est femme par le corps et par la beauté; mais les transformations de sa poitrine et de ses hanches ne sauraient faire qu'elle ne soit restée, cérébralement, une petite fille. A Corinthe ainsi qu'à Bagdad elle joue encore aux osselets, une heure avant de suivre son premier amant; il n'y a pas de transition pour elle entre les jeux de la chambre et ceux du lit, rien de ce que nous appelons en Europe la « jeunesse », qui sépare l'enfance de la maternité. La jeune fille arabe est toujours un enfant, et c'est par là qu'elle donne le ton (de même que la vierge Hellène) à la poésie amou-

reuse toute naïve qui refleurit depuis trois mille ans autour des mers levantines.

Volontairement naïve est cette poésie, et sincèrement, et à propos. Que de sottises critiques n'avons-nous pas lues sur la « fausse naïveté », sur la « mièvrerie » de Daphnis et Chloé, — pour prendre cet exemple d'amours orientales. Mais Chloé a treize ans; Longus le dit (1); et comment une petite bergère éolienne de treize ans s'exprimerait-elle selon la vraisemblance, si elle ne montrait pas ses façons puériles de sentir, de pleurer, de parler ou de se taire?

Les amantes qui sont nées dans nos pays froids, où tous les printemps sont en retard, même celui de la jeunesse humaine, éprouvent leurs premières passions à l'âge où leur éducation intellectuelle est terminée. Il est tout naturel qu'elles mêlent le monde abstrait au nouveau monde physique dont l'éveil bouleversé leurs âmes déjà grandes. Qu'une Mecklembourgeoise de vingt-quatre ans réponde « Infini » à qui lui dit « Amour », et personne ne s'en étonnera; elle peut dissenter comme il lui plaît sur les affinités

(1) Longus, I, 7.

mystérieuses des êtres et même établir une corrélation raisonnable entre le mouvement circulaire des planètes et le manège du lieutenant qui gravite autour de sa blonde personne. Elle a eu tout le temps d'apprendre sa philosophie. Souvent même elle a fait le tour des vanités psychologiques et, vierge comme la Rosalinde de Shakespeare, elle pourrait dire comme celle-ci, lisant son premier billet doux : « Love is merely a madness. »

Mais une enfant de douze ans ! A quoi peut-elle comparer les premières voluptés de son corps si ce n'est aux premières joies matérielles et simples qu'elle a pu goûter ? Dira-t-elle que le désir est plus amer que le regret ? non, mais « doux comme le miel » parce qu'elle est à l'âge où l'on aime le miel, et parce que la douceur des lèvres sur les lèvres, sensualité mal connue d'elle encore, ne lui rappelle guère que sa gourmandise.

Et voilà pourquoi le Cantique des Cantiques chante ainsi le bonheur d'aimer : « Il y a, sous ta langue, du miel et du lait (1). » Voilà comment, dans la plupart des poèmes arabes que l'on va

(1) Cantique des Cantiques, IV, 11.

lire, les métaphores même les plus complexes ne quitteront jamais le champ des réalités pour celui des abstractions. Ce n'est point que les poètes orientaux ne puissent briser le cercle des images visuelles ; c'est que, lorsqu'ils parlent d'amour, ils doivent se refaire une âme d'enfant, par la nécessité même du sujet.

II

Cette très jeune amante, cette femme-enfant, où et comment le poète la rencontre-t-il ?

Est-ce à travers tous les dangers, au moyen de tous les artifices, ruses, fourberies et stratagèmes, dont la légende accréditée chez nous charge les mœurs orientales ? est-ce dans cette forêt de mystères et d'embûches que les aventures d'amour poursuivent là-bas leurs fins naturelles ?

Non ; ceci n'est vrai que d'Alger, du Caire ou de Bagdad, cités exceptionnelles de ce grand peuple errant et libre qui est la famille arabe. Et même là, tant de secrets et de luttes insidieuses autour de la femme ne sont ordinairement que

les péripéties de l'adultère : sujet de contes et non de poèmes. L'innombrable littérature musulmane (1) où les complexités de l'adultère forment si souvent la trame du récit, excuse l'erreur où nous tombons lorsque nous nous imaginons volontiers l'amant arabe à cheval en pleine nuit sur un mur de harem avec un coutelas entre les dents et deux pistolets à la ceinture. Une telle posture n'est pas habituelle aux poètes, et si elle est encore ici romantique et byronnienne elle ne pourrait pas servir d'illustration aux mœurs pastorales de la vieille Arabie.

Pastoral est en effet, essentiellement, le peuple arabe. Les Maures et les Mauresques des villes forment un rameau si différent de la souche originelle qu'il en semble presque étranger. Si les poètes terminent souvent leur vie chargée de gloire à la cour du Khalife, la plupart sont nés dans les plaines où la vie antique reste simple et à peu

(1) Persane, arabe ou turque. V. Les Mille et une Nuits, trad. J.-C. Mardrus. Paris 1899-1903. 16 vol. in-8°. Le Mikri Zenan ou les Ruses des Femmes, traduit du turc par Decourdemanche. Paris 1896. in-12°, etc. On sait que les « Mille et un jours » de Pétis de la Croix sont un recueil factice imité des deux recueils précédents, et du Feredj bad Chiddeh.

près immuable depuis les origines. Si quelques-uns, comme Abou-Nouas, célèbrent sur commande les maîtresses du souverain, la plupart continuent de chanter, avec le frisson de leur jeunesse lointaine, les jeunes filles de leur patrie, Yémen tout en fleurs, Liban couronné d'ombres, bords du Nil éblouissant et silencieux.

Là, et surtout en Arabie, si la femme mariée est sévèrement tenue, la jeune fille l'est beaucoup moins ; non pas qu'on lui pardonne une faute éventuelle, mais parce qu'on la croit moins capable de la commettre et parce que le mariage précoce ne lui permet pas souvent d'égarer ses premiers désirs.

Ce n'est pas pour elle sans doute que le Koran édicte son fameux verset sur la décence des femmes (1), car elle est à peine vêtue d'une chemise, et dans bien des contrées, jusqu'au XIX^e siècle, cette chemise même ne lui est pas donnée avant son mariage.

Gabriel Sionite, savant religieux des Maronites du Liban, qui devint, en 1614, professeur d'arabe au Collège de France, nous dit son étonne-

(1) Koran, XXIV, 31. Cf. XXXIII, 55 et 59.

ment d'avoir rencontré dans les rues du Caire « des jeunes filles de 14 à 15 ans qui n'éprouvaient pas de pudeur à se promener sans aucune chemise, sans aucun voile, absolument nues » (1). Il ajoute qu'aux environs du Caire et surtout sur la route de Jérusalem, cette nudité était la tenue ordinaire des jeunes filles au-dessous de quinze ans. Les caravanes chrétiennes voyaient sortir des villages des troupes de jeunes personnes extrêmement honnêtes, mais toutes dans le costume d'Aschtoeth, et comme il fallait bien s'adresser à elles pour acheter des provisions, cela n'allait pas sans péril de faiblesse pour les bons Maronites pèlerins.

Deux siècles plus tard, le grand ethnographe de l'Egypte, E. W. Lane, fait la même observation. « J'ai vu maintes fois dans ce pays, écrit-il, des femmes dans toute la fleur de la jeunesse et d'autres d'un âge plus avancé, n'avoir rien sur le corps qu'une étroite bande d'étoffe autour des hanches (2). »

(1) Gabriel Sionita. — De nonnullis orientalium urbibus necnon indigenarum religione ac moribus, tractatus brevis. Amstelodami, 1633.

(2) E. W. Lane. — An account of the manners and customs of

Si même nous quittons l'Égypte pour l'Arabie propre, où la race est pure, nous trouvons çà et là une simplicité de costume qui n'est plus individuelle, mais ethnique. Le témoignage de Bruce est net. Entre l'Hedjaz et l'Yémen, au berceau même de la poésie arabe, il note en ces termes ce qu'il a vu : « Les femmes vont nues, comme les hommes. Celles qui sont mariées portent pour la plupart une espèce de pagne qui leur ceint les reins ; mais quelques-unes n'ont rien du tout. Les filles de tout âge sont entièrement sans habits (1). »

Gardons-nous de généraliser : nudité de la femme en pays arabe signifie presque toujours indigence (2). J'insiste néanmoins sur ce détail parce qu'il pose dans une familiarité singulièrement « pastorale » en effet les rapports entre jeunes gens.

Nue, ou à peine couverte d'une chemise flottante, c'est tout un, la jeune fille des tribus arabes

the modern Egyptians written in Egypt during the years 1833, 1834 1835. London, 1871, t. I, p. 64.

(1) Bruce. — Voyages. Paris, 1790, t. I, p. 345.

(2) Aujourd'hui, le fait est beaucoup plus rare. Je ne l'ai constaté pour ma part que dans le Hodna algérien, et, exceptionnellement, chez quelques jeunes mendiantes. Jusqu'en Nubie, les cotonnades anglaises habillent de nos jours les plus pauvres filles.

proprement dites n'a guère de secrets à cacher devant les hommes même qui ne la courtisent point. Le seul respect de sa virginité la protège, avec la crainte de son père, et celle de Dieu.

Elle n'a pas, comme la mauresque, autour de sa personne précieuse, le triple voile, les pantalons lacés, les robes abondantes, l'enceinte des murailles et les ferrures des portes. Dès qu'on la touche elle est prise, si l'on ose lu toucher, et si elle le permet.

Elle marche avec ses sœurs par les sentiers des champs, elle parle aux hommes qui passent (1), elle sait très bien entendre les vers d'amour et elle sait aussi leur répondre.

Un orientaliste a écrit que l'Arabie Heureuse était le seul pays où l'on pût mettre convenablement en scène la poésie bucolique (2).

III

Le type arabe, on s'accorde à le reconnaître, est la réalisation d'une des plus belles formes huma-

(1) Voir pp. 108-110 la biographie de Magnoun Letla.

(2) Jones. — Essai sur la poésie asiatique, IV, p. 527.

nes que nous puissions imaginer. Il est le chef-d'œuvre de la grande famille sémitique, et, par certaines beautés, il passe le type grec, orgueil de la famille rivale.

Il est incomparable pour l'élégance de la ligne, la force délicate et fine des attaches, la souplesse, la grâce et la vigueur du torse, la noblesse de la main, la flamme du regard. Il a la majesté plus royale peut-être que divine, mais royale à tel point qu'il semble seul créé pour se draper dans la pourpre, apparaître à cheval et tirer l'épée.

Durant sa jeunesse rapide, la femme participe aux plus remarquables caractères de la race.

L'idéal formel qu'elle atteint aux yeux du poète et de l'amant est fait de quatre perfections dont les louanges se retrouvent dans toutes les stances : vastitude de la chevelure, fermeté des seins, finesse de la taille, ampleur de la croupe.

Il n'est pas d'hyperboles que le chanteur ne hasarde pour faire le portrait de sa maîtresse selon cette tradition esthétique. « Est-ce la nuit qui tombe ou vos cheveux lisses et noirs ? » demande le Khalife Yazid. Et les seins sont « pareils à deux boîtes d'ivoire » et la taille est mince « comme

une lance » et la croupe arrondie « comme une dune de sable (1). »

Les métaphores ont presque toujours cette extrême simplicité de termes dans leur magnification même. Elles sont prises de la nature, du ciel et du sable, des fleurs et des eaux. Elles n'ont pas, ou rarement, la complexité précieuse et pénible des métaphores persanes qui seraient souvent incompréhensibles sans les traités de rhétorique par lesquels les Persans expliquent leurs poètes (2). Si l'on n'emploie guère en arabe que cinq métaphores courantes pour désigner les sourcils, les Persans se vantent d'en former treize (3). Si le visage est symbolisé de huit manières en arabe, les Persans prétendent pouvoir le comparer à quarante-cinq objets (4). Ce n'est pas que leur langue soit plus riche, au contraire ; mais leur poésie plus cérébrale que réellement passionnée, s'abandonne aux divertissements.

L'Arabe, lui, pourrait se passer de la méta-

(1) Cf. Humbert. — Anthologie arabe, 1819, p. 194.

(2) V. l'Anis el Ochchâq de Cheref-Eddin Rami, trad. Huart. Paris, 1875.

(3) Même ouvrage, pp. 21, 22.

(4) *Ibid.*, pp. 36, 39.

phore, puisqu'il a le synonyme, grâce à l'immensité de son vocabulaire. Chaque mot qu'il emploie fait image et néglige son épithète comme un vêtement inutile à sa splendeur; mais parfois il la ramasse, l'accumule, s'en pare et s'en glorifie, et revêt en passant la métaphore classique avec une sorte de respect pour ce très ancien costume, consacré par les âges.

Tel décrit simplement :

Ses cheveux bouclent... Au milieu des tressés roulées ou flottantes disparaissent les peignes.

Tel autre qualifie avec exubérance :

Je connais une dame au ventre étroit : elle a des cheveux embaumés d'ambre, noirs comme les corbeaux, abondants, nattés.

S'ils reprennent indéfiniment et avec respect, je le redis, les figures traditionnelles, ils savent à merveille renouveler leur charme. Après avoir cent fois comparé à des perles les dents de son amie, Abi-Ouardi nous enchante par cette simple tournure de phrase :

Ton collier le plus beau est celui de tes dents.

S'ils inventent, c'est avec prudence et logique.

El Ançari compare deux yeux à des lacs languissants bordés par la rive noire de la paupière; et, dans sa langue, la métaphore est toute naturelle puisque le mot « aïn » signifie à la fois « œil » et « source ». Abi Ouardi parle de « paupières en larmes, gonflées comme des mamelles pleines » — et nous ne songeons pas à trouver l'image hyperbolique, tant elle est juste.

Moins voluptueux (ou d'autre façon) que les Hindous, ils s'attardent moins qu'eux à peindre la femme transfigurée par le plaisir passé, abattue par la lassitude des sens. C'est debout et prête à les vaincre, c'est fière et vierge qu'ils l'admirent, comme si leur amour était un combat où le plaisir de lutter est à plus haut prix que la victoire elle-même.

Ils aiment à figurer l'héroïne de leurs poèmes tantôt comme une « gazelle » qu'on poursuit à la chasse, tantôt sous la forme d'une « lance » que l'on saisit, flexible et fine.

Ses yeux belliqueux menacent ceux qu'ils regardent sous les « petites épées noires » qui sont les cils; et les longues mèches de sa chevelure sont les « serpents » qui la défendent : les serpents protecteurs de sa virginité.

IV

Telle est, fleurie de métaphores et d'hyperboles, la beauté de la femme arabe vue par son poète ; mais nous n'aurions même pas esquissé le groupe formé par les deux amants si nous n'admirions pas, en terminant, la vénération que la femme inspire et qu'on ne lui dénie jamais, — du moins dans le style poétique.

Nous parlions plus haut de la familiarité patriarcale qui rapproche nécessairement les jeunes gens d'une même tribu. Elle s'arrête au premier amour.

Quel que soit le rang du poète, fils d'esclave comme Antar, ou Khalife comme Yazid, et quelle que soit la femme dont il se dise épris, l'amour monte de l'un à l'autre ; il reste un hymne même lorsqu'il est une chanson.

L'amant respecte cet amour. Il l'honore et d'abord il le cache.

Presque jamais nous ne savons quelle est la jeune fille aimée. On ne nous dit rien qui la désigne. A partir d'une certaine époque, on la travestit sous un nom d'homme; et entendez bien que cela est par pudeur, non du tout par perversité. Dans les premiers âges de la poésie arabe, l'auteur déroutait les curiosités en disant toujours : c'est une veuve. Entendez bien aussi que cela n'était jamais vrai.

Mille délicatesses de sentiments naissent de cette passion qui connaît le secret. On ne lira pas sans étonnement l'un des plus sensuels poètes de l'école d'Ebn-el-Farid écrire ce vers pétrarquisant :

Je demande où elle est : et elle est en moi (1).

On admirera cette très jolie expression d'une jalousie qui ne veut pas douter :

Donne-moi la fidélité, puisque tu ne peux pas me donner ta présence (2).

On lira pour la première fois, chez un poète du VII^e siècle, cet enfantillage charmant et qui semble du XIX^e :

(1) P. 271.

(2) P. 225.

J'aime le nom de Leïla. J'aime les noms qui ressemblent au sien (1).

On verra partout la passion se hausser jusqu'à la tendresse, jusqu'à l'avènement du baiser : « L'étreinte rapproche-t-elle vraiment davantage ? » dit Ebn-el-Roumi (2).

Partout enfin on reconnaîtra ce respect de la vierge et de l'amante, sous la forme à la fois pompeuse et discrète, ardente et chaste, qui est restée celle de nos mœurs françaises et que nous appelons d'un mot inconnu des anciens : la galanterie.

En effet, qu'on y prenne garde ; il ne s'agit pas ici d'un rapprochement : il y a filiation entre cet esprit et le nôtre.

La plus belle époque de la littérature arabe est celle qui précède le siècle des croisades. Nos premiers chevaliers sont entrés en Orient au milieu de la splendeur dont elle témoignait, car la littérature est le miroir des temps. Haroun-el-Raschid était mort depuis plusieurs siècles déjà. La civilisation musulmane s'affinait à son apogée. Feros victores cepit. Si l'on ne fait pas remonter plus

(1) P. 105.

(2) P. 167.

avant dans l'histoire la noblesse française, c'est qu'en vérité elle n'existait point avant que la noblesse arabe ne lui eût donné sa norme, son incomparable modèle. Le caractère français dans sa forme actuelle date de cette Renaissance suscitée par les croisés. Beaucoup des qualités dont nous sommes le plus fiers sont dues à l'influence durable des mécréants vaincus sur ces victorieux. Il est certain qu'en particulier si le mot « galanterie » est presque intraduisible dans les langues germaniques, s'il exprime une nuance d'égards qui est purement française ou espagnole, c'est que les deux grands peuples à l'Occident du Rhin se sont trouvés, encore presque barbares, sous le resplendissement de la civilisation sarrazine. — Dans cette longue marche à travers le monde, du foyer de Hunding aux palais de Saladin, nous avons changé d'exemples et de vertus traditionnelles : il y a cette distance entre le nom de Frank et celui de Français.

Ainsi j'espère qu'on voudra bien lire cette Anthologie, non comme une collection exotique et lointaine, mais comme le précieux recueil originel d'une tradition d'honneur et de courtoisie amou-

reuse qui nous est devenue nationale. M. Ferdinand de Martino et M. Abdel-Khalek Saroit avaient plus de qualité pour le composer et pour le traduire que je n'en ai pour le présenter. Ils me permettront néanmoins de les remercier au nom de leurs lecteurs, car leur livre est un des très rares qui viennent à souhait remplir une place vide des bibliothèques choisies.

PIERRE LOUÏS.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

ABOU NOUAS

XVII

« Les paroles de la nuit s'évanouissent le jour. »

Elle était si jolie, ce soir-là, et si gaie...

Par des jeux aimables ma main hardie fit glisser le manteau qui drapait ses épaules ; — et ses jupes aussi glissèrent.

Et comme la nuit baissait le rideau des ombres, je voulus être audacieux. Mais Elle s'excusa, me disant : « A demain. »

Or le lendemain je fus exact au rendez-vous et lui rappelai sa promesse. Elle me répondit alors : « Les paroles de la nuit s'évanouissent le jour (1). »

(1) Au sujet de ce poème et des circonstances dans lesquelles il fut composé, on lit dans le Nighiariftan l'anecdote suivante, que

nous reproduisons d'après la version de d'Herbelot (*Bibliothèque Orientale, Maestricht, 1776, in-4°, p. 28*) : « Le Khalife Haroun faisant pendant la nuit la ronde autour de son palais trouva une des filles de la reine qui s'était endormie. Il voulut se servir de cette occasion pour obtenir d'elle ce qu'elle lui avait plusieurs fois refusé. Cette fille, se trouvant à son réveil extrêmement pressée par le prince, ne put faire autre chose pour s'en délivrer que de le prier d'attendre jusqu'au lendemain, et qu'elle satisferait pleinement à ses désirs.

« Haroun la quitta sur sa promesse et ne manqua pas, le lendemain, de lui envoyer un message pour lui demander l'assignation ; la fille, qui avait autant d'esprit que de sagesse, lui envoya pour réponse un vers arabe qui a passé depuis en proverbe : « *Les paroles de la nuit ne se donnent que pour faire venir le jour.* »

« Le Khalife, bien surpris de cette réponse, commanda aussitôt qu'on ne laissât point sortir du palais aucun des poètes qui y demeuraient ; puis, les ayant fait venir en sa présence, il leur dit ce vers et leur ordonna qu'ils fissent quelque stance ou quelque chanson, où ce vers fût compris. Chacun des poètes y travailla, mais Abou Nawas y réussit le mieux de tous, car il enchâssa si à propos ce vers dans les siens, qu'il semblait décrire naïvement la chose qui s'était passée entre le Prince et cette fille. Son habileté cependant pensa lui coûter la vie : car Haroun ayant fait des présents aux autres poètes, lui dit qu'il méritait la mort, pour avoir vu ce qui s'était passé dans l'appartement secret de son palais entre lui et cette fille. Abou Nawas, bien étonné de ce discours, protesta au Khalife qu'il n'était pas sorti ce jour-là de son appartement et qu'il pouvait produire des témoins sur ce fait ; les témoins furent écoutés sur sa justification et le Khalife apaisé lui fit des présents, comme aux autres. »

On remarquera que d'Herbelot donne, du vers devenu célèbre, une traduction différente de la nôtre ; nous croyons cependant celle-ci plus conforme au texte littéral et à l'esprit du poème.

XVIII

• ...*Son paradis.* »

Elle paraissait soucieuse. Je voulus l'embrasser, par surprise. Mais alors les eaux de ses yeux coulèrent, chaudes, brûlant les roses qui s'épanouissent sur ses joues.

Je lui ai offert une coupe...

...et j'ai pu pénétrer dans son Paradis !

Mon malheur ! Quand Elle émergera des ondes de sa griserie, je crois qu'Elle me tuera avec une des épées de son abandon...

...d'autant plus que j'ai renoué différemment le nœud de sa cordelière !

XIX

*Pour une maîtresse dont le poète
pleure l'abandon.*

Nos deux ombres, en un rêve de mon sommeil,
se sont retrouvées et notre amour est redevenu ce
qu'il était jadis.

O ma bien-aimée, pourquoi nos corps demeurent-ils
séparés et malheureux, alors que nos ombres s'abreuvent à des délices qui nous sont
inconnues ?

Ne serait-il pas équitable que vous me fassiez du
bien dans la vie réelle, puisque vous m'en faites
dans la vie des songes ?

O hommes, regardez : voici deux amants qui

sont amoureux quand ils dorment et qui sont fâchés
au réveil...

Il faut toujours se méfier des rêves : peut-être
cependant sont-ils sages parfois.

LE DÉMON PROXÉNÈTE

Ta démarche est fluctueuse et les cheveux ondulent sur ton front.

Mon cœur est tout chagrin ; il chérit néanmoins celle qui l'abandonne.



Elle m'impute, injuste, des méfaits que je n'ai point commis et se met en colère. J'aurais tant besoin de sa faveur !

Lorsqu'Elle m'accorde un rendez-vous c'est pour ensuite n'y pas venir. Je décide en moi de l'accabler de remontrances ; puis, quand je la revois, son

port majestueux me fait oublier mes rancunes.

Fluctueuse est sa démarche.

De toutes les créatures, celle que j'aime possède la démarche la plus fluctueuse.

Aimantant les sympathies, sa croupe ondoie.

Combien ma Belle 'est coquette avec ceux qui l'entourent !

A la contempler les yeux s'éblouissent.

Le soleil est imité de son visage.

De son visage rayonne la beauté.

Et le parfum le meilleur emprunte ses arômes à la senteur de sa chair !

La piété ne saurait protéger contre la tentation le cheikh demeuré seul à seule avec Elle !



Elle fut fort courte pour moi, cette nuit longue que je passai avec Elle, à Kark.

Devant nous des pommiers riaient parmi les frondaisons vertes. Nous buvions, seuls, et personne ne vit quelle boisson nous bûmes, sinon celui qui nous la versa.

Et la liqueur fauve était de l'or qui s'amalgamait à l'argent des coupes.

Lorsqu'Elle goûtait un fruit, je mordais où ses dents avaient mordu.

... Enfin Elle dépouilla les voiles de la timidité. Le sommeil apparut dans une langueur de ses yeux. Les fumées du vin jouèrent dans sa tête, colorèrent ses joues.

Et quand Elle eut oublié qu'une cordelière retenait sa robe, je dénouai cette cordelière.

Celle qui auparavant ne m'avait point laissé cueillir un baiser ne se défendit plus.

En Elle désormais était le démon. Le démon la guidait.

Qu'il est utile parfois, le démon, dont sans cesse on maudit le nom !

L'orgueil et l'inconséquence du démon m'étonnent : pour Adam il s'entêta dans une fierté, refusa de s'abaisser devant lui ; pour la postérité du premier homme il joue au proxénète !

XXI

« J'aime. J'aime aimer. »

J'aime. J'aime aimer.

J'aime et Celle que j'aime ne dépense son amour qu'avec parcimonie.

J'ai passé devant Elle; son regard, dans lequel il m'a semblé voir poindre une malice démoniaque, m'a parlé.

J'ai dit : « Je viens implorer vos faveurs; l'abandon dans lequel vous me plongez me fait beaucoup de mal. »

La colère a courroucé ses traits : « Écartez-vous de moi, dit-Elle; mes faveurs sont loin de vous.

« Vous souhaitez mon amitié; mais il est plus
« facile de tuer El Walid (1) que d'obtenir mon
« amitié. »

J'ai répondu : « Patiemment j'attendrai que vous
« consentiez à céder ; car le fer lui-même se laisse,
« parfois, amollir.

« Je vous adjure, je vous adjure par les paroles
« de magie que récitent les charmeurs, par mon
« amour éternel, je vous adjure : laissez-vous flé-
« chir et pour moi soyez généreuse. »

Elle a cédé. Elle m'a accordé ce que je lui deman-
dais, ce qu'Elle m'avait d'abord refusé :

Dieu fait toujours ce qu'il veut faire.

(1) Nom du Khalife alors régnant.

ABOU ALY EL HASSAN EBN HANY EBN ABDOU EL AOUAL EBN EL SABBAH dit ABOU NOUAS naquit, suivant la version la plus accréditée, en 145 de l'Hégire (762 de J.-C.), à Bassora, en Mésopotamie; certains historiens le prétendent originaire d'Ahuaza (Perse).

On ne sait guère rien de la jeunesse d'Abou Nouas, sinon qu'il fut vendu par sa mère comme esclave. Affranchi après quelques années, il se fixa à Koufa, où bientôt il acquit une brillante réputation qui ne tarda pas à s'étendre et lui valut l'honneur d'être appelé à Bagdad par Haroun El Rachid.

Abou Nouas est le plus célèbre des poètes qui illustrèrent la cour de ce Khalife. Son Diwan comprend des poèmes descriptifs, des dithyrambes, des satires, des poésies lyriques exaltant l'amour et l'ivresse, voire même des odes en l'honneur de la vertu, bien que le ton ordinaire de ses œuvres ne soit pas toujours très moral.

Abou Nouas mourut à Bagdad en 195 de l'Hégire (810); il périt assassiné au milieu d'un festin, victime des rancunes que sa verve satirique avait suscitées.

Ce surnom d'Abou Nouas, sous lequel le poète a passé à la postérité, venait de deux touffes de cheveux qui lui tombaient sur le cou (*nouas* signifie, en arabe : *mèche qui pend*).

XXII

Elle m'a demandé : « Pourquoi fonds-tu en larmes lorsque ce faon si beau vient à passer ? »

Je lui ai répondu : « A contempler cet adolescent, mon œil jouit d'amour ; n'est-il pas convenable qu'il fasse ensuite sa toilette ? »

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction de PIERRE LOUÏS.....	x
Essai sur la poésie arabe (F. de M.).....	I
<i>AVANT L'ISLAM</i>	
Notice sur les « Moallakat ».....	25
IMR EL KAIS.....	I. Moallaka 29
	Notice biographi- que..... 38
EL SAMAOUAL EBN ADYA.....	II. Ode..... 43
	Notice biographi- que..... 46
AMR EBN KHOULTHOUM	III. Moallaka 51
	Notice biographi- que..... 55
NABIGHA DHOBYANI...	IV. Moallaka 59
	Notice biographi- que..... 64
ANTAR.....	V. Moallaka 69
	Notice biographi- que..... 72

L'ÈRE MUSULMANE

OMAR EBN ABI RABIA.	VI. Le parfum	77
	Notice biographi- que'	83
ANONYME	VII. Quatrain	85
KHALIFE YAZID EBN MOAOUIA	VIII. Folie ou amour . . .	89
	IX. Résurrection	91
	X. Les ongles (frag- menté)	96
	Notice biographi- que	98
ANONYME	XI. Les reproches	99
KAIS EBN EL MOU- LAOUAH MAGNOUN LEILA	XII. Léila (élégie frag- mentée)	103
	Notice biographi- que	108
ANONYME	XIII. Distique	111
ABBAS EBN EL AHNAF	XIV. Stances	115
	XV. Élégie	117
	Notice biographi- que	120
HAROUN EL RACHID..	XVI. Tercet	121
ABOU NOUAS	XVII. « Les paroles de la nuit s'évanouis- sent le jour »	125
	XVIII. « ... son paradis. » .	127

	xix . Pour une maîtresse dont le poète pleure l'abandon	128
	xx . Le démon proxé- nète.....	130
	xxi . «.. J'aime, j'aime aimer».....	134
	Notice biographi- que.....	136
ANONYME	xxii . Distique.....	139
MOSLIM EBNE EL WALID EL ANÇARI.....	xxiii . Les deux ivresses.	143
	xxiv . La mer d'amour..	145
	xxv . Le sacrifice.....	149
	xxvi . « Le Plaisir est en guerre avec moi et j'ai fait alliance avec la Tristes- se ».....	151
	xxvii . .. Tercet.....	155
	Notice biographi- que.....	156
ANONYME	xxviii . Tercet.....	157
MOUDRIK EL CHAI- BANY.....	xxix . « ... et mon corps tremble. »....	161
	xxx . L'avare	164
	Notice biographi- que.....	166
EBN EL ROUMI.....	xxxi . Distique.....	167
EBN EL MOATTAZ ...	xxxii . Strophes.	171

	xxxiii.	Distique	173
	xxxiv.	« Mes serments ont sombé en son regard »	174
		Notice biographi- que	176
ECOLED'EBN EL MOAT- TAZ	xxxv.	La nuit et l'aube . .	177
KOUCHAGHIN	xxxvi.	Le gage	181
		Notice biographi- que	183
OURAK EL OUTAIL . . .	xxxvii.	Distique-dialogue .	185
EL MOTANABBI	xxxviii.	Pour Aïla	189
		Notice biographi- que	192
ANONYME	xxxix.	Tercet	195
ABOU FERAS	xl.	« Puisque je dois mourir assoiffé, qu'importe que la pluie tombe ? » .	199
	xli.	Souhait	201
		Notice biographique	202
EBN EL KHAYAT EL DEMICHKI	xlII.	Improvisation	203
ABOUL ELA EL MOARRI	xlIII.	Poème funéraire . .	207
		Notice biographi- que	211
ANONYME	xlIV.	« Haut et gras. » — (Pastiche ara- be des Mille et une nuits)	213

EBN ZEIDOUN.....	XLV. Elégie érotique...	219
	Notice biographique.	226
EBN EL AHMAR.....	XLVI. Distique.....	227
EL TOGRAI.....	XLVII. Ode.....	231
	Notice biographi- que.....	236
ANONYME.....	XLVIII. Distique.....	237
ABI OUARDI.....	XLIX. Pour Maïma.....	241
	L. Pour Maïma.....	244
	Notice biographi- que.....	246
EBN KALAKIS.....	LI. Distique.....	247
EL HAGYRI.....	LII. Poème.....	251
	Notice biographi- que.....	253
ANONYME.....	LIII. Quatrain.....	255
EBN EL FARID.....	LIV. Plaidoyer pour l'A- mour.....	259
	LV. Les droits de la Beauté.....	262
	Notice biographi- que.....	265
ECOLE D'EBN EL FARID	LVI. Les larmes (poème dialogué).....	269
	LVII.	271
CHEIKAB EL DIN EL AZAZI.....	LVIII. La bédouine.....	275
	LIX. «... à fleur de lè- vres. ».....	278
	Notice biographi- que.....	281

GEMAL EL DIN EBN NOUBATA.....	LX.	283
BEHA EL DIN EL AMILI.	LXI.	Une idylle.....	287
		Notice biographi- que.....	290
ANONYME.....	LXII.	291
EBN MAATOUK.....	LXIII.	Le serment.....	295
	LXIV.	Rancunes d'Amour.	298
	LXV.	Hymne.....	300
	LXVI...	«.. et je vis alors ce que je n'avais jamais vu. »...	302
		Notice biographi- que.....	306
ANONYME.....	LXVII...	Quatrain.....	307
CHEIK ABDALLAH CHE- BRAOUI.....	LXVIII.	« O gens qui savez l'Amour » — Ode.	311
		Notice biographi- que.....	314
ANONYME.....	LXIX.	315
EL SAMMAN.....	LXX.	Poème.....	319
	LXXI.	321
		Notice biographi- que.....	322
EL MOUKARHEM.....	LXXII.	323
EBN EL CHAAB.....	LXXIII.	Distique-dialogue.	324

LES CONTEMPORAINS

EL SAID EL ADIB ABBAS EBN ALY EL MAKKY.	LXXIV.	Elégie.....	329
--	--------	-------------	-----

HASSAN HOUSNY.....	LXXV.	Une crainte.....	335
	LXXVI.	337
MAHMOUD PACHA SAMY			
EL BAROUDY.....	LXXVII.	Elégie.....	341
	LXXVIII.	Stances à l'absente.	345
ISMAIL PACHA SABRY.	LXXIX.	Prière amoureuse (poème inédit)..	351
HEFNY BEY NASSIF..	LXXX.	« J'ai fait la cueil- lette des roses de ses joues ».....	355
AHMED BEY CHAWKY.	LXXXI.	Le poète et la vierge.	359
	LXXXII.	Guerre d'Amour..	361
	LXXXIII.	Quatrain.....	364
	LXXXIV.	Poème mystique..	366
		Notice.....	369

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt-huit octobre mil neuf cent deux

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

59444W